

## Histoires au tournant d'une rue sans nom

Dominique Robert

Number 37, Summer 1988

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15166ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Robert, D. (1988). Histoires au tournant d'une rue sans nom. *Moebius*, (37), 23–28.

DOMINIQUE ROBERT

*Histoires au tournant d'une rue sans nom*

*A chaque instant au bord des larmes*

Seuls parfois le soir ils souriaient. Pareils à des enfants qui écoutent, avec la bonté même dans leurs yeux ouverts. Puis ils se penchaient, nerveux tout à coup, pour ramasser quelque chose par terre. Ou sortaient, tout de suite, chercher ceci ou cela en prenant le chemin derrière la cour le long duquel aimaient à nicher les oiseaux.

Ils avaient en eux, impénétrables, de petites blessures sans cérémonies. Et savaient comment ne jamais être devinés si on les surprenait par hasard à pleurer en silence dans la rue. A cause de leur allure si légère peut-être. Ou de leur faim, celle la plus enfermée de la terre sous leurs vestes un peu froissées. Toujours, partout, la même faim derrière les murs de désir immobile dressés sans un mot entre certains souvenirs... Des fois, sans qu'ils ne s'en rendent compte, leurs sourires étaient un peu tendus près de la lèvre du bas, presque tremblés, et la mâchoire se retenait comme en appel, trahissant malgré eux leur désarroi. Mais ils croyaient sourire encore. Penchaient leurs têtes comme s'ils allaient rire, s'avancer un peu et raconter qu'ils étaient friands de plaisirs, que l'amertume n'effleurait même pas leur esprit.

Malgré tout, mentant comme cela, comme ils étaient beaux. Comme ils aimaient à prendre sans cesse toutes sortes de choses dans leurs mains. Et se pressaient, se pressaient d'arriver à l'heure quelque part, attendus peut-être, parfumés, enfin délivrés de cette sensation de n'aller nulle part, sinon pour en revenir, toujours, un soir d'été, un minuscule paquet entre les bras, aussi abandonnés que s'ils n'avaient donné aucun signe de vie.

Comment faisaient-ils? De bouger, de marcher vers le fond, d'ouvrir une porte qui était là au bout de la pièce, près de l'escalier, s'ils ouvraient cette porte en sachant exactement que tout cela recommencerait comme avant? Ils ne trouvaient rien à répondre à cela. Et se retrouvaient à la nuit tombée dans des lits séparés, dévorés ainsi depuis toutes ces années.





### *Justement cette histoire-ci*

Il était tard. Ils étaient sur le lit, avec cette apparence laiteuse qu'ils prenaient toujours dans l'éclairage du petit appareil de fer. Un appareil posé quelque peu de biais sur une commode de bois sombre coiffée d'un miroir sans reflets. Sur une table à côté, la chandelle n'était pas allumée et le cendrier était vide.

Seule à parler dans la chambre, une jeune femme très légèrement bleutée hochait la tête tristement, les yeux baissés, au moment d'annoncer qu'elle ne partirait pas avec eux puisqu'elle allait bientôt mourir. Sa voix était si douce qu'elle ressemblait déjà à un chant étranger grand ouvert sur la mort. Presqu'aussitôt un homme était venu la remplacer à cet endroit même qu'elle venait de quitter. Entier, terrible, se disant lui-même revenu à la surface de l'histoire comme une fenêtre ouverte à la façade d'une maison aux ouvertures condamnées. Lui aussi il hochait la tête mais en regardant droit devant lui, interpellant l'espace et le temps de ses yeux, les poings serrés et quelque peu relevés au-dessus d'une table entièrement recouverte de papiers et de croquis. Il racontait que longtemps, courbé dans la forêt, fusil en bandoulière, il avait marché avec des milliers d'autres comme lui. Et qu'il avait tué nuit et jour, avec cette lame de sel empoisonné levée chaque fois dans sa gorge juste avant de le faire. Qu'ils avaient tout mis en sang, tout enfermé, tout blessé. Puis un jour qu'il avait vu : son surgissement de toutes parts au milieu des eaux de la peur. Intense, verte, elle, occupant tout l'espace, retenant à la fois la couleur, la mer, la lumière, la profondeur, le contre-jour noir, le phosphore et la chair dans son image. Elle ne répondait pas. Pourtant, en voyant la beauté du ciel écumeux sur le profil lointain des montagnes, elle avait saisi quelque chose. Que cette mort, vaste à s'y perdre, et qui l'appelait déjà son enfant, que c'était à lui que revenait la faute de l'avoir ramenée jusque chez elle de ses voyages dans ce monde où presque tout avait été vendu au supplice. Que c'était lui le signe négatif du ciel. Après cela les images avaient défilé de plus en plus vite. Une femme très âgée pointait du doigt en grimaçant dans la direction d'un homme au chapeau à large rebord qui marchait parmi des enfants. Un groupe de femmes veillait au corps dans une maison aux murs de pierre. Un château restait seul près de l'eau avec les montagnes dressées derrière lui contre l'horizon.

C'était la fin. Ils s'étaient levés pour éteindre. Puis avaient marché jusque derrière la chambre, jusqu'au petit balcon qui donnait sur la rue. Autour du parc devant la maison très peu de choses avaient changé. Les lampadaires allumés se reflétaient encore dans le pavé plein d'eau. Et ils avaient tenu leur main en visière au-dessus de leurs yeux comme pour voir une fois de plus planer l'absence d'histoire au ciel infini de la nuit.





*Par-dessus les bruits d'orage*

Chacun leur tour ils avaient refermé la porte derrière eux. Les chaises étaient au fond alignées contre les fenêtres. L'un après l'autre ils s'étaient assis, l'air de ne penser à rien et les pieds glissés vaguement devant soi sur le carrelage moucheté bleu et gris. Des piles de revues d'occasion traînaient près d'eux sur une table en contre-plaqué. Mais ça leur était égal au fond : les terrasses au soleil, la jeunesse dorée qui s'esclafait près des fontaines en liesse, les temps nouveaux pour le monde nouveau. Dans ces paradis où ils ne s'étonnaient plus vagabondait le jeu de la mort aussi. Et la réalité n'était jamais si loin que même rendus au bord du plaisir le plus emporté ils se sentaient étrangers. Quelqu'un au comptoir avait appelé quelques noms. Ceux-là avaient souri un peu puis répondu à l'appel.

Dehors, les arbres pliaient en sifflant près des murs à cause du vent. Le ciel remuait sans cesse, rempli d'une espèce d'euphorie farouche et obstinée. Aux coins des rues, les passants s'arrêtaient brusquement puis reprenaient leur course droit devant eux.

Par intervalles, d'autres arrivaient. Qui saluaient au petit bonheur en s'asseyant. Ou qui s'effleuraient le cou délicatement avant de poser leurs mains contre un gilet de coton sans poches sous leurs bras croisés. De temps en temps, ils se levaient pour aller jusqu'aux fenêtres allumer une cigarette et fumer. Ils portaient le bras à la poitrine et parlaient leurs lèvres contre leurs doigts en crispant les joues, un rien de hanche campée sur l'avant. Puis ils restaient sans bouger, comme en suspens, la main serrée un peu entre le coeur et la gorge, et semblaient dire très fort qu'il se passait en eux quelque chose plein de froid et de distance. Ensuite, lentement, ils revenaient jusqu'à cet endroit qu'ils avaient quitté et se rasaient.

Une minuscule photo avait glissé par terre, échappée d'un portefeuille duquel un homme tentait de sortir une carte. Un jeune garçon y était posé, l'air grave, assis sur un coussin placé en équilibre sur le dossier d'un divan à housses. Il portait des chaussures noires lacées sans bas et avait les mains jointes qui pendaient au milieu de ses cuisses légèrement écartées. Il avait tourné la tête et les yeux vers le côté, une mèche de cheveux collée à son front, et son petit veston gondolait fièrement au-dessus de la chemise coincée dans son pantalon. Derrière lui, une partie de bibliothèque aux portes vitrées et aux livres reliés avec élégance jetait de l'ombre sur le mur du fond. Au moment-même où l'homme s'était penché pour ramasser cette photo et la remettre dans son étui, quelqu'un au comptoir avait encore une fois appelé quelques noms. Certains avaient levé les yeux tout à coup puis répondu à son appel.



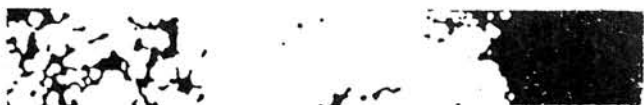
### *Cinq cents nuits*


A cette heure-là, le ciel était sillonné comme une dune de sable à l'horizon. Les murs de la chambre étaient pleins de lumière cendrée, de tortues de mer accourues sur la plage en pleine nuit pour pondre leurs oeufs, de jarres peintes et de cassettes de vieux sous repêchées miraculeusement plusieurs centaines d'années après qu'un navire eût coulé dans les eaux australes. Près de la fenêtre, un jaguar ocellé émergeait d'un fleuve boueux, son pelage floconneux comme de la peluche, le corps encore tremblant de son désir du caïman qu'il tenait ferme à présent paralysé entre ses crocs. Et les habitants du désert, enveloppés dans leurs vêtements qui ressemblent à des draps de mauvaise fortune ou à de longues couches sales, gisaient cois entre les pages d'album par terre, desséchés de misère, les mouches de plus en plus nombreuses autour de leurs yeux.

Je ne dormais pas. Repliée sous les couvertures du lit, je déroulais le mystère, tard dans la nuit. Je ne pensais même plus aux tableaux, aux chiffres, aux différentes façons de les additionner ou de les soustraire. L'heure ouverte au signal, je scrutais un à un les objets de la pièce, et même les minuscules clous oubliés depuis longtemps dans le mur entre le coffre et le coin suivant. Pour savoir enfin l'endroit brûlant où était caché le message secret. Alors que se rapprochaient de moi, dans une immense vallée abandonnée, les cris des animaux sauvages, les loups, les hyènes, les chacals et les sifflements de colère des abominables serpents.

Ou alors je me mettais tout à coup, mêlée à une foule sur la berge d'une terre inconnue, à acclamer moi aussi le retour inespéré des vaillants navigateurs. Ceux que je voyais avancer en héros dans l'eau au loin, parmi les rameaux d'olivier et les fleurs de narcisse que leur lançaient en riant, tout en haut des rochers, des bergères aux yeux d'airain et aux bras éclatants. Ceux que je voulais fins et lestes, comme moi. Avec la toison d'or claquant comme une voile au bout de mes bras d'enfant.

Mais à quelques pieds plus loin, c'était la forêt. La peau déchirée par les ronces, traversée d'effroi, j'avançais en file serrée avec tous les autres prisonniers. Marchant difficilement à cause des lames de pierre et des petits débris d'os par terre, entre les volcans de boue et les féroces guerriers aux oreillons dorés. Déjà, devant moi, à travers le brouillard épais de la montagne à l'aube, le cacique lui-même se faisait conduire sur la lagune pour se laver de la poussière d'or dont il s'était enduit tout le corps. Dix fois agrandi au milieu de ses trésors de plus en plus rouges, il feignait d'ignorer, tel qu'il se doit, la musique reconnaissable entre toutes des milliers de coeurs immolés derrière lui, et qui battaient vite la peur dans ses oreilles. Soulevé comme une montagne entière, il écoutait siffler à l'infini le tranchant qui envoie d'un seul coup rouler





les têtes barbouillées de sang dans la fosse aux murs de perles, d'émeraudes et d'excréments de roi. Tandis qu'hommes, femmes et enfants, attentifs à tout dans la dernière lumière, se soufflaient un après l'autre vers l'avant comme des gorges, saisis soudainement, l'espace d'une seconde, d'un frisson inhabituel de la tête aux pieds. Debout au centre d'un cercle de feu sur l'eau, léger et purifié à présent, le fils du soleil s'abandonnait lentement à l'extase secrète et exquise de la vaste mort couchée à ses pieds, et à la grande paix invisible qu'elle laissait venir après coup, avec cet éclat inconnu au coeur du jour naissant.

De toute cette hécatombe, je serais la seule victime à être inexplicablement épargnée. Persuadée que m'attendait maintenant une destinée pleine de puissance et de fortune dans cet étrange pays. Puis, chaude et mouillée de fièvre dans mon petit lit, il me venait comme de l'orgueil à cette immense pensée.

#### *Histoire ancienne*

(Cela est entré dans la pièce avec ces rayons pointus qui déchirent mes yeux.)

Leurs lèvres brillaient et se mouraient de langueur. Des lèvres de cuir fauve, couchées à la hâte, comme la nuit. Une nuit aux yeux de tous, encombrée de ses innombrables enfants, qu'ils tentaient de peupler à nouveau. Avec des épaules nues et des gorges en traîneau que plus rien ne pourrait arrêter.

Un tel bruit de sabot couvre tout. Un galop de cheval emplit l'horizon d'une chanson: «*Vite, une autre direction! Car mon amour s'est échappé... Ma petite femme si belle et douce, Monsieur, voyez... N'existe plus!*» *Le jour de notre mariage, elle avait un petit pot à lait entre les mains et quatre jolies bagues à ses doigts. Le corps ourlé comme un piment. Un petit rire sec...*

— *Aurélie, c'est le moment ou jamais de revenir me hanter, mon amour!*

*Le soir avec elle, je riaais à gorge déployée. Le matin grelotant dans l'ombre, je lui disais: «Je vais faire du feu». Aujourd'hui, les plus rapides jouent et gagnent au plus haut point de ma brûlure. L'arrière de mon crâne se fracasse sans arrêt dans la matière du temps. Déjà, personne ne s'étonne plus de mon absence prolongée. Quelque chose de furieux qui était dans*



*le vent d'hier est tout à fait tombé, un précipice infini me suit  
à la trace sans faire de bruit.*

Voyez à présent comme on rabat le drap sur la face des  
morts. Un geste qui exprime la sorte de pierre où ils ont étouf-  
fé.

\*

*Trop tard. Il faut dormir jusqu'à demain. Je suis sûre que  
sa mort, ces chiens l'ont faite exprès. Mon coeur bat, je le  
jure, comme un bateau en détresse qui s'éloigne sur le fleuve.  
Je retourne à ma chambre dans l'auberge endormie, des cer-  
nes sous les yeux.*